

# LA COUR AUX LILAS

## ET L'ATELIER DES ROSES

Le Salon de Mme Madeleine Lemaire

Balzac, s'il vivait de nos jours, aurait pu commenter une nouvelle en ces termes :

« Les personnes qui, pour se rendre de l'avenue de Messine à la rue de Courcelles ou au boulevard Haussmann prennent la rue appelée Monceau, du nom d'un de ces grands seigneurs de l'ancien régime dont les parcs privés sont devenus nos jardins publics, et que les temps modernes fèrent certes bien de lui enlever l'habitude de dénigrer le passé sans avoir essayé de le comprendre n'étaient pas une incurable manie des soi-disant esprits forts d'aujourd'hui, les personnes, dis-je, qui prennent la rue Monceau au point où elle coupe l'avenue de Messine, pour se diriger vers l'avenue Friedland, ne manquent pas d'être frappées d'une de ces particularités archaïques, d'une de ces survivances, pour parler le langage des physiologistes, qui font la joie des artistes et le désespoir des ingénieurs. Vers le moment, en effet, où la rue Monceau s'approche de la rue de Courcelles, l'œil est agréablement chatouillé, et la circulation rendue assez difficile par une sorte de petit hôtel, de dimensions peu élevées, qui, au mépris de toutes les règles de la voirie, s'avance d'un pied et demi sur le trottoir de la rue qu'il rend à peine assez large pour se garer des voitures fort nombreuses à cet endroit, et avec une sorte de coquette insolence dépasse l'alignement, cet idéal des ronds de cuir et des bourgeois, si justement exécré au contraire des connaisseurs et des peintres. Malgré les petites dimensions de l'hôtel qui comprend un bâtiment à deux étages donnant immédiatement sur la rue, et un grand hall vitré, sis au milieu de lilas arborescents qui embaument dès le mois d'avril à faire arrêter les passants, on sent tout de suite que son propriétaire doit être une de ces personnes étrangement puissantes devant le caprice ou les habitudes de qui tous les pouvoirs doivent fléchir, pour qui les ordonnances de la Préfecture de police et les décisions des conseils municipaux restent lettre morte, etc. »

Mais cette manière de raconter, outre qu'elle ne nous appartient pas en propre, aurait le grand inconvénient, si nous l'adoptions pour le cours entier de cet article, de lui donner la longueur d'un volume, ce qui lui interdirait, à jamais l'accès du *Figaro*. Disons donc brièvement que cet hôtel sur la rue est la demeure, et ce hall situé dans un jardin, l'atelier, d'une personne étrangement puissante en effet, aussi célèbre au delà des mers qu'à Paris même, dont le nom signé au bas d'une aquarelle, comme imprimé sur une carte d'invitation, rend l'aquarelle plus recherchée que celle d'aucun autre peintre, et l'invitation plus précieuse que celle d'aucune autre maîtresse de maison. J'ai nommé Madeleine Lemaire, je n'ai pas à parler ici de la grande artiste, dont je ne sais plus quel écrivain a dit que c'était elle « qui avait créé le plus de roses après Dieu ». Elle n'a pas moins créé de paysages, d'églises, de personnages, car son extraordinaire talent s'étend à tous les genres. Je voudrais très rapidement retracer l'histoire rendre l'aspect, évoquer le charme de ce salon en son genre unique.

Et d'abord, ce n'est pas un salon. C'est dans son atelier que Mme Madeleine Lemaire commença par réunir quelques-uns de ses confrères et de ses amis : Jean Béraud, Puyvis de Chavannes, Edouard Detaille, Léon Bonnat, Georges Clairin. Eux seuls eurent d'abord la permission de pénétrer dans l'atelier, de venir voir une rose prendre sur une toile, peu à peu — et si vite — les nuances pâles ou pourpres de la vie. Et quand la princesse de Galles, l'impératrice d'Allemagne, le roi de Suède, la reine des Belges venaient à Paris, elles demandaient à venir faire une visite à l'atelier, et Mme Lemaire n'osait leur en refuser l'entrée. La princesse Mathilde son amie et la princesse d'Arenberg son élève y venaient aussi de temps en temps. Mais peu à peu, on apprit que dans l'atelier avaient lieu quelquefois de petites réunions où, sans aucun préparatif, sans aucune prétention à la « soirée », chacun des invités « travaillant de son métier » et donnant de son talent, la petite fête intime avait compté des attractions que les « galas » les plus brillants ne peuvent réunir. Car Rejane, se trouvant là par hasard en même temps que Coquelin et Bartet, avait eu envie de jouer avec eux une saynète, Massenet et Saint-Saëns s'étaient mis au piano et Mauri même avait dansé.

Tout Paris voulut pénétrer dans l'atelier et ne réussit pas du premier coup à en forcer l'entrée. Mais dès qu'une soirée était sur le point d'avoir lieu, chaque ami de la maîtresse de la maison venant en ambassade afin d'obtenir une invitation pour un de ses amis, Mme Lemaire en est arrivée à ce que tous les mardis de mai, la circulation des voitures est à peu près impossible dans les rues Monceau, Rembrandt, Courcelles, et qu'un certain nombre de ses invités restent inévitablement dans le jardin, sous les lilas fleurissants, dans l'impossibilité où ils sont de tenir tous dans l'atelier si vaste, pour tant, où la soirée vient de commencer. La soirée vient de commencer au milieu du travail interrompu de l'aquarelle, travail qui sera repris demain matin de bonne heure et dont la mise en scène délicate et simple reste la visible. Les grandes roses vivantes « posant » encore dans les vases pleins d'eau, en face des roses peintes, et vivantes aussi, leurs copies, et déjà leurs rivales. A côté d'elles, un portrait commence, déjà magnifique de forme, ressemblance, d'après Mme Kinen, et un autre qu'à la prière de Mme d'Haussonville Mme Lemaire peint d'après le fils de La Chevrelière née Seguiet, attirant tous les regards. La soirée commence à peine et déjà Mme Lemaire jette à sa fille un regard inquiet en voyant qu'il ne reste plus une chaise. Et pourtant ce serait le moment chez une autre d'avancer les fauteuils, voici qu'entraient successivement M. Paul Deschanel, ancien président, et M. Léon Bourgeois, président actuel de la Chambre des députés, les ambassadeurs d'Italie, d'Allemagne et de Russie, la comtesse Greffulhe, M. Gaston Calmette, la grande-duchesse Vladimir

avec la comtesse Adhéaume de Chevigné, le duc et la duchesse de Luyne, le comte et la comtesse de Lasteyrie, la duchesse d'Uzès douairière, le duc et la duchesse d'Uzès, le duc et la duchesse de Brissac, M. Anatole France, M. Jules Lemaitre, le comte et la comtesse d'Haussonville, la comtesse Edmond de Pourtales, M. Forain, M. Lavedan, MM. Robert de Flers et Gaston de Caillavet, les brillants auteurs du triomphal *Vergy*, et leurs femmes exquises; M. Vandal, M. Henri Rochefort, M. Frédéric de Madrazzo, la comtesse Jean de Castellane, la comtesse de Briey, la baronne de Saint-Joseph, la marquise de Casa-Fuerte, la duchesse Grazioli, le comte et la comtesse Béné de Castellane. Cela n'arrête pas une minute, et déjà les nouveaux arrivants désespérant de trouver de la place font le tour par le jardin et prennent position sur les marches de la salle à manger où se perchent çà et là debout sur des chaises dans l'antichambre. La baronne Gustave de Rothschild, habituée à être mieux assise au spectacle, se penche désespérément d'un tabouret sur lequel elle a grimpé pour apercevoir Reynaldo Hahn qui s'assied au piano. Le comte de Castellane, autre millionnaire habitué à plus d'aises, est debout sur un canapé bien inconfortable. Il semblerait que Mme Lemaire ait pris pour devise — comme dans l'Évangile : « Ici les premiers sont les derniers », ou plutôt les derniers sont les premiers arrivés, fussent-ils académiciens ou duchesses. Mais Mme Lemaire par une mimique que ses beaux yeux et son beau sourire rendent tout à fait expressive fait comprendre de loin à M. de Castellane son regret de le voir si mal placé. Car elle a comme tout le monde un faible pour lui. « Jeune, charmant, entraînant tous les cœurs après soi », brave, bon, fastueux sans morgue et raffiné sans prétention, il ravit ses partisans et désarme ses adversaires (nous entendons ses adversaires politiques, car sa personnalité a que des amis). Plein d'égards pour sa jeune femme, il s'inquiète du courant d'air froid que pourrait lui envoyer la porte du jardin, laissée entrouverte par Mme Lemaire afin que les arrivants entrent sans faire de bruit. M. Grosclaude, qui cause avec lui, s'étonne de la façon — très honorable pour un homme qui pourrait ne s'occuper que de plaisirs — dont il s'est mis si sérieusement à l'étude des questions pratiques qui intéressent son arrondissement. Mme Lemaire paraît bien ennuyée aussi de voir le général Brugère debout, parce qu'elle a toujours eu un penchant pour l'armée. Mais cela ne devient plus qu'une petite contrariété quand elle voit Jean Béraud ne pas même pouvoir pénétrer dans le hall; cette fois-ci elle n'y peut tenir, fait lever les personnes qui encombrèrent l'entrée, et au jeune et glorieux maître, à l'artiste que le nouveau monde comme l'ancien acclament, à l'être charmant que tous les mondes recherchent sans pouvoir l'obtenir, elle fait une entrée sensationnelle. Mais comme Jean Béraud est aussi le plus spirituel des hommes, chacun l'arrête au passage pour causer un instant avec lui et Mme Lemaire, voyant qu'elle ne pourra l'arracher à tous ces admirateurs qui l'empêchent de gagner la place qu'on lui avait réservée, renonce avec un geste de désespoir comique et retourne, auprès du piano où Reynaldo Hahn attend que le tumulte s'apaise, pour commencer à chanter. Près du piano, un homme de lettres encore jeune et fort snob, cause familièrement avec le duc de Luyne. S'il était enchanté de causer avec le duc de Luyne, qui est un homme fin et charmant, rien ne serait plus naturel. Mais il paraît surtout ravi qu'on le voie causer avec un duc. De sorte que je ne puis m'empêcher de dire à mon voisin : « Des deux, c'est lui qui a l'air d'être « honoré ». Calambour, dont la saveur échapperait évidemment aux lecteurs qui ne sauraient pas que le duc de Luyne « répond », comme disent les concierges, au prénom d'Honoré. Mais avec les progrès de l'instruction et la diffusion des lumières on est en droit de penser que ces lecteurs, si tant est qu'ils existent encore, ne sont plus qu'une infime et d'ailleurs peu intéressante minorité.

M. Paul Deschanel interroge le secrétaire de la légation de Roumanie, prince Antoine Bibesco, sur la question macédonienne. Tous ceux qui disent « prince » à ce jeune diplomate d'un si grand avenir se font à eux-mêmes l'effet de personnages de Racine, tant avec son aspect mythologique il fait penser à Achille ou à Thésée. M. Mézières, qui cause en ce moment avec lui, a l'air d'un grand-prêtre qui serait en train de consulter Apollon. Mais si, comme le prétend ce puriste de Plutarque, les oracles du dieu de Delphes étaient rédigés en fort mauvais langage, on ne peut en dire autant des réponses du prince. Ses paroles, comme les abeilles de l'Hymette natal, ont des ailes rapides, distillent un miel délicieux et ne manquent pas, malgré cela, d'un certain aiguillon.

Tous les ans repris à la même époque (celle où les Salons de peinture s'ouvrent), la maîtresse de la maison a moins à travailler, semblant suivre ou ramener avec elles l'universel renouveau, l'efflorescence enivrée des lilas qui vous tendent gentiment leur odeur à respirer jusqu'à la fenêtre de l'atelier et comme sur le pas de sa porte, ces soirées de Mme Lemaire prennent aux saisons dont elles imitent le retour, tous les ans identiques, le charme des choses qui passent, qui passent et qui reviennent sans pouvoir nous rendre avec elles tout ce que nous avions de leurs sœurs disparues, aimé, le charme et avec le charme aussi la tristesse. Pour nous qui depuis bien des années déjà en avons vu tant passer de ces fêtes de Mme Lemaire, de ces fêtes des mardis de mai — de mois de mai tièdes et parfumés alors à jamais glacés aujourd'hui — nous pensons à ces soirées de l'atelier un peu comme à nos printemps odorants, maintenant entusiasmés. Comme la vie mêlant ses charmes, souvent nous nous sommes hâtés vers les soirées de l'atelier, pas seulement peut-être pour les tableaux que nous allions y voir et les musiques que nous allions y écouter. Nous nous hâtons dans le calme étouffant des soirées sereines et parfois sous ces ayeses légères et tièdes de l'été qui font pleuvoir mêlées aux gouttes d'eau les pétales des fleurs. C'est dans cet atelier plein de souvenirs que nous raxil d'abord tel charme dont le temps a peu à peu dissipé en la découvrant, la mensongère illusion et l'irréalité. C'est là, au cours de telle de ces fêtes, que se formeront peut-être les premiers liens d'une

affection qui ne devait nous apporter dans la suite que trahisons répétées, pour une inimitié finale. En nous souvenant maintenant, nous pouvons d'une saison à l'autre compter nos blessures et entermer nos morts. Aussi chaque fois que, afin de l'évoquer, je regarde au fond tremblant et terni de ma mémoire une de ces fêtes, aujourd'hui mélancolique d'avoir été délicate de possibilités depeut-être réalisées, il me semble l'entendre qui me dit avec le poète : « Prends mon visage, essaye si tu le peux de le regarder en face; je m'appelle ce qui aurait pu être, ce qui aurait pu être et qui n'a pas été. »

La grande-duchesse Vladimir s'est assise au premier rang, entre la comtesse Greffulhe et la comtesse de Chevigné. Elle n'est séparée que par un mince intervalle de la petite scène élevée au fond de l'atelier, et tous les hommes, soit qu'ils viennent successivement la saluer, soient que pour rejoindre leur place, ils aient à passer devant elle, le comte Alexandre de Gabric, le duc d'Uzès, le marquis Vittelleschi et le prince Borghèse, montrent à la fois leur savoir-vivre et leur agilité en longeant les banquettes face à Son Altesse, et reculent vers la scène pour la saluer plus profondément, sans jeter le plus petit coup d'œil derrière eux pour calculer l'espace dont ils disposent. Malgré cela, aucun d'eux ne fait un faux pas, ne glisse, ne tombe par terre, ne marche sur les pieds de la grande-duchesse, toutes maladresses qui feraient, d'ailleurs, il faut l'avouer, le plus fâcheux effet. Mme Lemaire, si exquise maîtresse de maison, vers qui tous les regards sont tournés, dans l'admiration de sa grâce, s'oublie à écouter en riant le charmant Grosclaude. Mais au moment où j'allais esquisser un portrait du célèbre humoriste et explorateur, Reynaldo Hahn fait entendre les premières notes du *Cimetière* et force m'est de remettre à un de mes prochains « salons » la silhouette de l'auteur des « Gaietés de la Semaine » qui depuis, avec tant de succès, évangélisa Madagascar.

Dès les premières notes du *Cimetière*, le public le plus frivole, l'auditoire le plus rebelle est dompté. Jamais, depuis Schumann, la musique pour peindre la douleur, la tendresse, l'apaisement devant la nature, n'eut des traits d'une vérité aussi humaine, d'une beauté aussi absolue. Chaque note est une parole — ou un cri ! La tête légèrement renversée en arrière, la bouche mélancolique, un peu dédaigneuse, laissant s'échapper le flot rythmé de la voix la plus belle, la plus triste et la plus chaude qui fut jamais, cet « instrument de musique de génie » qui s'appelle Reynaldo Hahn étreint tous les cœurs, mouille tous les yeux, dans le frisson d'admiration qu'il propage au loin et qui nous fait trembler, nous courbe tous l'un après l'autre, dans une silencieuse et solennelle ondulation des blés sous le vent. Puis M. Harold Bauer joue avec brio des danses de Brahms. Puis Mounet-Sully récite des vers, puis chante M. de Soria. Mais plus d'un est encore à penser aux « roses dans l'herbe » du cimetière d'Amberieu, inoubliablement évoqué. Mme Madeleine Lemaire fait laire Francis de Croisset qui bavarde un peu haut avec une dame, laquelle a l'air de ne pas goûter la défense qui vient d'être ainsi édictée à son interlocuteur. La marquise de Saint-Paul promet à Mme Gabrielle Krauss un éventail peint par elle-même et lui arrache en échange la promesse qu'elle chantera : « J'ai pardonné » à l'un des jeudis de la rue Nilot. Peu à peu les moins intimes s'en vont. Ceux qui sont plus liés avec Mme Lemaire prolongent encore la soirée, plus délicate d'être moins étendue, et dans le hall à demi-vidé, plus près du piano, on peut, plus attentif, plus concentré, écouter Reynaldo Hahn qui redit une mélodie pour Georges de Porto-Riche arrivée tard. « Il y a dans votre musique quelque chose de délicat (geste de la main qui semble détacher l'adjectif) et de dououreux (nouveau geste de la main qui semble détacher encore l'adjectif) qui me plaît infiniment », lui dit l'auteur du *Passé* en isolant chaque épithète, comme s'il en percevait la grâce au passage.

Il parle ainsi d'une voix qui semble heureuse de dire les mots, accompagnant leur beauté d'un sourire, les jetant avec une nonchalance voluptueuse du coin des lèvres, comme la fumée ardente et légère d'une cigarette adouée, tandis que la main droite, aux doigts rapprochés, semble être en train d'en tenir une. « Puis, tout s'éteint, flambeaux et musique de fête », et Mme Lemaire dit à ses amis : « Venez de bonne heure mardi prochain, j'ai Tagliani et Reszke. » Elle peut être tranquille. On viendra de bonne heure.

Dominique.